

Balzac, Proust... et Richard Descoings



Vox Societe (<http://premium.lefigaro.fr/vox/societe/>) | Par Vincent Tremolet de Villers (#figp-author)

Mis à jour le 17/04/2015 à 12h50

FIGAROVOX/ANALYSE-Raphaëlle Bacqué consacre un récit à la carrière fulgurante et tragique de l'ancien patron de Sciences-po. C'est aussi une profonde réflexion sur les élites et le pouvoir.

Vincent Tremolet de Villers est rédacteur en chef des pages Débats/opinions du Figaro et du FigaroVox

Comme il n'est pas Balzac, comme il ne sera jamais Proust, le journaliste se console en vivant au cœur, du moins l'espère-t-il, de La Comédie humaine. Il cherche dans Paris Rubempré et Vautrin, Rastignac, ténébreuses affaires et envers de l'histoire. Il a croisé Odette, dîné avec Charlus, connu un autre Swann. Raphaëlle Bacqué, notre consœur du Monde, est journaliste. Et c'est dans l'encrier de ces glorieux ancêtres qu'elle veut tremper sa plume. Après son brillant essai sur François de Grossouvre Le Dernier Mort de Mitterrand, elle consacre un récit enfiévré et trouble à Richard Descoings (1). À travers l'ancien patron de Sciences Po, mort mystérieusement à New York le 3 avril 2012, elle peint à fresque le clair-obscur dans lequel vivent nos élites. Depuis Balzac, rien n'a changé. L'auteur du Père

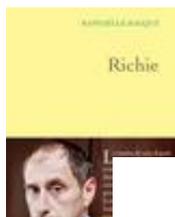
Goriot posait le fronton de l'ambition sur deux piliers, «l'or et le pouvoir». Celui qui sait le lire en voit très vite un troisième: le sexe. Richard Descoings voulait les trois: il en est mort.

Au départ, il est un bon élève discret presque insignifiant. La ligne qu'il emprunte est celle des beaux quartiers: Louis-le-Grand, Henri IV, Sciences Po, l'ENA. Arrivé en gare du Conseil d'État, il comprend vite qu'il lui faut désapprendre la mesure et la componction qui, croyait-il, menaient au sommet du pouvoir. Il n'est ni Bonaparte, ni Rimbaud, ni Mitterrand. Aucune œuvre en gestation. Pas de génie particulier. Il lui reste cependant une arme absolue: l'intrigue. Celle que Balzac expose en ces termes: «L'intrigue soulève moins de passions contraires que le talent, ses menées sourdes n'éveillent l'attention de personne (...). L'intrigue est d'ailleurs supérieure au talent: de rien, elle fait quelque chose ; tandis que la plupart du temps les immenses ressources du talent ne servent qu'à faire le malheur de l'homme.» L'univers de sa conquête est celui du Paris gay des années 1980. Une frénésie libertaire frappée de plein fouet par l'apparition d'une maladie épouvantable. Il découvre qu'il peut mettre en partage son secret d'adolescent. Un monde alors s'ouvre à lui.

Roi d'une petite principauté, il pense y être visionnaire en ne faisant qu'adapter l'école aux canons des grandes business schools. L'argent coule à flots, les jeunes gens bichent, les ministres le craignent. Les élèves l'adulent, l'appellent «Richie».

Puissant, raffiné, discret, glauque et coruscant. On songe à Proust: «*Une franc-maçonnerie bien plus étendue, plus efficace et moins soupçonnée que celles des loges, peut-on lire dans Sodome et Gomorrhe, car elle repose sur une identité de goûts, de besoins, d'habitudes, de dangers, d'apprentissages, de savoir, de trafic, de glossaire, et dans laquelle les membres mêmes qui souhaitent ne pas se connaître aussitôt se reconnaissent à des signes naturels ou de convention, involontaires ou voulus, qui signalent un de ses semblables au mendiant dans le grand seigneur à qui il ferme la portière de la voiture, au père dans le fiancé de sa fille, à celui qui avait voulu se guérir, se confesser, qui avait à se défendre, dans le médecin, dans le prêtre, dans*

l'avocat qu'il est allé trouver ; tous obligés à protéger leur secret, mais ayant une part d'un secret des autres que l'humanité ne soupçonne pas et qui fait qu'à eux les romans d'aventure les plus invraisemblables semblent vrais, car dans cette vie romanesque, l'ambassadeur est ami du forçat...» Les pantalons de cuirs ont remplacés redingotes, les psychotropes, l'opium ; les lignes de cocaïne se mêlent désormais au champagne, Descoings danse comme Freddy Mercury, se consume comme Kurt Cobain. Chaque matin, pourtant, de cabinets ministériels en cours à Sciences Po, l'horizon de sa carrière s'éclaircit un peu plus. «C'est avant quarante ans qu'il faut un poste d'influence», répète ses amis. Il ne les a pas encore quand il devient le patron de l'école de la rue Saint-Guillaume. Roi d'une petite principauté, il pense y être visionnaire en ne faisant qu'adapter l'école aux canons des grandes business schools. L'argent coule à flots, les jeunes gens bichent, les ministres le craignent. Les élèves l'adulent, l'appellent «Richie». La discrimination positive ouvre les portes du VI^e à la banlieue, les gender studies sont au programme: c'est l'Amérique! Tout est là et pourtant tout est vide. La chair est triste, hélas, et l'on ne lit plus de livres. Les corsets de Balzac et de Proust ont été jetés aux orties. Sur la palette de couleurs, il ne reste que le gris des costumes et le blanc de la poudre. Rastignac n'a plus d'allure, Rubempré perd ses cheveux et Charlus drague sur Facebook. Balzac et Proust, c'était mieux avant.



«Richie», Grasset, 285 p., 18 euros.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 17/04/2015. [Accédez à sa version PDF en cliquant ici \(http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-04-17\)](http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-04-17)



Vincent Tremolet de Villers